

Sur le livre de Lénine «Matérialisme et Empirocriticisme»

Cet ouvrage, le seul qu'ait publié Lénine sur des questions de pure philosophie, est dirigé contre Mach et contre ses disciples, avoués ou non, qu'il avait en 1908 dans les rangs de la social-démocratie, et surtout de la social-démocratie russe ; le plus connu était Bogdanov. Lénine y examine en détail les doctrines de ses adversaires, doctrines qui tentaient toutes, avec plus ou moins de raffinements, de résoudre le problème de la connaissance en supprimant la notion d'un objet extérieur à la pensée ; il montre qu'elles se ramènent au fond, une fois dépouillées de leur phraséologie prétentieuse, à l'idéalisme de Berkeley, c'est-à-dire à la négation du monde extérieur ; il leur oppose le matérialisme de Marx et d'Engels. Dans cette polémique, qui l'écartait de ses préoccupations habituelles, Lénine a manifesté une fois de plus sa puissance de travail, son goût pour la documentation sérieuse. L'intérêt de la discussion est facile à comprendre : on ne peut se réclamer du "socialisme scientifique" si l'on a pas une notion nette de ce qu'est la science, si par suite on n'a pas posé en termes clairs le problème de la connaissance, des rapports entre la pensée et son objet. Cependant l'ouvrage de Lénine est presque aussi ennuyeux et même presque aussi peu instructif que n'importe quel manuel de philosophie. Cela tient en partie à la médiocrité des adversaires auxquels Lénine s'attaque, mais surtout à la méthode même de Lénine.

Lénine a étudié la philosophie d'abord en 1899, étant en Sibérie, puis en 1908, lorsqu'il préparait le livre en question pour un but bien déterminé, à savoir pour réfuter les théoriciens du mouvement ouvrier qui voulaient s'écarter du matérialisme d'Engels. C'est une méthode bien caractéristique que celle qui consiste à réfléchir pour réfuter, la solution étant donnée avant la recherche. Et par quoi pouvait donc être donnée cette solution ? Par le Parti, comme elle est donnée pour le catholique, par l'Eglise. car «la théorie de la connaissance, tout comme l'économie politique, est, dans notre société contemporaine, une science de *parti*». A vrai dire on ne peut nier qu'il y ait un rapport étroit entre la culture théorique et la division de la société en classes. Toute société oppressive donne naissance à une conception fautive des rapports de l'homme et de la nature, du seul fait que seuls y sont en contact direct avec la nature les exploités, c'est-à-dire ceux qui sont exclus de la culture théorique, privés du droit et de la possibilité de s'exprimer; et inversement la conception fautive ainsi formée tend à faire durer l'oppression, dans la mesure où elle fait apparaître comme légitime cette séparation de la pensée et du travail. En ce sens on peut dire de tel système philosophique, de tels conceptions de la science qu'ils sont réactionnaires ou bourgeois. Mais ce n'est pas ainsi que semble l'entendre Lénine. Il ne dit pas: telle conception déforme le véritable rapport de l'homme avec le monde, donc elle est réactionnaire; mais telle conception s'écartere du matérialisme, mène à

l'idéalisme, donne des arguments à la religion, elle est réactionnaire, donc fausse. Il ne s'agit pas du tout pour lui de voir clair dans sa propre pensée, mais uniquement de maintenir intactes les traditions philosophiques sur lesquelles vivait le Parti. Une telle méthode de pensée n'est pas celle d'un homme libre. Comment pourtant Lénine aurait-il pu réfléchir autrement ? Du moment qu'un parti se trouve cimenté non seulement par la coordination des actions, mais aussi par l'unité de la doctrine, il devient impossible à un bon militant de penser autrement qu'en esclave. Il est facile dès lors de se représenter comment peut se conduire un tel parti, une fois au pouvoir. Le régime étouffant qui pèse en ce moment sur le peuple russe était déjà impliqué en germe dans l'attitude de Lénine vis-à-vis de sa propre pensée. Longtemps avant de ravir la liberté de pensée à la Russie toute entière, le parti bolchévik l'avait déjà enlevée à son propre chef.

Marx, heureusement, s'y prenait autrement pour réfléchir. Malgré bien des polémiques qui n'ajoutent rien à sa gloire, il cherchait plutôt à mettre de l'ordre dans sa propre pensée qu'à réduire en poudre ses propres adversaires ; et il avait appris de Hegel qu'au lieu de réfuter les conceptions incomplètes il vaut mieux les «surmonter en les conservant». Aussi la pensée de Marx diffère-t-elle sensiblement de celle des marxistes, sans en excepter Engels, et nulle par autant que dans la solution du problème dont s'occupe ici Lénine, à savoir le problème de la

connaissance et, plus généralement, des rapports de la pensée et du monde.

Pour expliquer comment il peut se faire que la pensée connaisse le monde, on peut se représenter le monde comme une simple création de la pensée, ou représenter la pensée comme un des produits du monde, produit qui, par un hasard inexplicable, en constituerait aussi l'image ou le reflet. Lénine pose que toute philosophie doit se ramener, au fond, à l'une de ces deux conceptions, et opte, bien entendu, pour la seconde. Il cite la formule d'Engels selon laquelle la pensée et la conscience «sont des produits du cerveau humain, étant, en fin de compte, des produits de la nature»; de sorte que «les produits du cerveau humain étant, en fin de compte, des produits de la nature, loin d'être en contradiction avec l'ensemble de la nature, y correspondent»; et il répète à satiété que cette correspondance consiste en ce que les produits du cerveau humain sont, apparemment grâce à la Providence, les photographies, les images, les reflets de la nature. Comme si les pensées d'un fou n'étaient pas, au même titre, des «produits de la nature»! Or, les deux conceptions entre lesquelles Lénine veut nous contraindre à choisir procèdent toutes deux de la même méthode; pour mieux résoudre le problème, elles en suppriment l'un des deux termes. L'une supprime le monde, objet de la connaissance, l'autre l'esprit, sujet de la connaissance; toutes deux ôtent à la connaissance toute signification. Si l'on veut, non pas bâtir une théorie,

mais se rendre compte de la condition où l'homme se trouve réellement placé, on ne se demandera pas comment il peut se faire que le monde soit connu, mais comment, en fait, l'homme connaît le monde; et l'on devra reconnaître l'existence et d'un monde qui dépasse la pensée, et d'une pensée qui, loin de refléter passivement le monde, s'exerce sur lui à la fois pour le connaître et le transformer. C'est ainsi que pensait Descartes, dont il est significatif que Lénine, dans ce livre, ne mentionne même pas le nom; c'est ainsi également, on ne peut en douter, que pensait Marx.

[...]

La science est devenue le mystère par excellence

Un tel ouvrage est une marque bien affligeante de la carence du mouvement socialiste dans le domaine de la théorie pure. Et l'on ne peut s'en consoler en se disant que l'action sociale et politique importe plus que la philosophie; la révolution doit être une révolution intellectuelle autant que sociale, et la spéculation purement théorique y a sa tâche, dont elle ne peut se dispenser sous peine de rendre tout le reste impossible. Tous les révolutionnaires authentiques ont compris que la révolution implique la diffusion des connaissances dans la population toute entière. Il y a là-dessus accord complet entre Blanqui, qui juge le communisme impossible avant qu'on n'ait partout répandu « les lumières », Bakounine, qui voulait voir la science, selon son

admirable formule, « ne faire qu'un avec la vie réelle et immédiate de tous les individus », et Marx, pour qui le socialisme devait être avant tout l'abolition de la « dégradante division du travail en travail intellectuel et travail manuel ». Cependant l'on ne semble pas avoir compris quelles sont les conditions d'une telle transformation. Envoyer tous les citoyens au lycée et à l'université jusqu'à dix-huit ou vingt ans serait un remède faible, ou pour mieux dire nul à l'état de choses dont nous souffrons. S'il s'agissait simplement de vulgariser la science telle que nos savants nous l'ont faite, ce serait chose facile ; mais de la science actuelle on ne peut rien vulgariser, si ce n'est les résultats, obligeant ainsi ceux que l'on a l'illusion d'instruire à croire sans savoir. Quant aux méthodes, qui constituent l'âme même de la science, elles sont par leur essence même impénétrables aux profanes, et par suite aussi aux savants eux-mêmes, dont la spécialisation fait toujours des profanes en dehors du domaine très restreint qui leur est propre. Ainsi, comme le travailleur, dans la production moderne, doit se subordonner aux conditions matérielles du travail, de même la pensée, dans l'investigation scientifique, doit de nos jours se subordonner aux résultats acquis de la science ; et la science, qui devait faire clairement comprendre toutes choses et dissiper tous les mystères, est devenue elle-même le mystère par excellence, au point que l'obscurité, voire même l'absurdité, apparaissent aujourd'hui, dans une théorie scientifique, comme un signe de profondeur. La

science est devenue la forme la plus moderne de la conscience de l'homme qui ne s'est pas encore retrouvé ou qui s'est de nouveau perdu, selon la belle formule de Marx concernant la religion. Et sans doute la science actuelle est-elle bien propre à servir de théologie à notre société de plus en plus bureaucratique, s'il est vrai, comme l'écrivait Marx dans sa jeunesse, que « l'âme universelle de la bureaucratie est le secret, le mystère, à l'intérieur d'elle-même par la hiérarchie, vis-à-vis de l'extérieur par son caractère de corps fermé ». Plus généralement tout privilège, et par suite toute oppression, a pour condition l'existence d'un savoir essentiellement impénétrable aux masses travailleuses qui se trouvent ainsi obligées de croire comme elles sont contraintes d'obéir. La religion, de nos jours, ne suffit pas à remplir ce rôle, et la science lui a succédé. Aussi la belle formule de Marx concernant la critique de la religion comme condition première de toute critique doit-elle être étendue aussi à la science moderne. Le socialisme ne sera même pas concevable tant que la science n'aura pas été dépouillée de son mystère.

Descartes avait cru autrefois avoir fondé une science sans mystère, c'est-à-dire une science où il y aurait assez d'unité et de simplicité dans la méthode pour que les parties les plus compliquées soient seulement plus longues et non pas plus difficiles à comprendre que les parties les plus simples ; où chacun pourrait par suite comprendre comment ont été trouvés les

résultats mêmes auxquels il n'a pas eu le temps de parvenir ; où chaque résultat serait donné avec la méthode qui conduit à le découvrir, de manière que chaque écolier ait le sentiment d'inventer à nouveau la science. Le même Descartes avait formulé le projet d'une Ecole des Arts et Métiers où chaque artisan apprendrait à se rendre pleinement compte des fondements théoriques de son propre métier ; il se montrait ainsi plus socialiste, sur le terrain de la culture, que n'ont été tous les disciples de Marx. Cependant, il n'a accompli ce qu'il voulait que dans une très faible mesure, et s'est même trahi lui-même, par vanité, en publiant une *Géométrie* volontairement obscure. Après lui, il ne s'est guère trouvé de savants pour chercher à saper leurs propres privilèges de caste. Quant aux intellectuels du mouvement ouvrier, ils n'ont pas songé à s'attaquer à une tâche aussi indispensable ; tâche écrasante, il est vrai, qui implique une révision critique de la science tout entière, et surtout de la mathématique, où la quintessence du mystère s'est réfugiée ; mais tâche clairement posée par la notion même du socialisme, et dont l'accomplissement, indépendant des conditions extérieures et de la situation du mouvement ouvrier, dépend seulement de ceux qui oseront l'entreprendre ; au reste si importante qu'un pas fait dans cette voie serait plus utile peut-être à l'humanité et au prolétariat que bien des victoires partielles dans le domaine de l'action. Mais les théoriciens du mouvement socialiste, quand ils quittent le domaine de l'action pratique ou cette

agitation vaine au milieu des tendances, fractions et sous-fractions qui leur donne l'illusion d'agir, ne songent nullement à saper les privilèges de la caste intellectuelle; loin de là, ils élaborent une doctrine compliquée et mystérieuse qui sert de soutien à l'oppression bureaucratique au sein du mouvement ouvrier. En ce sens la philosophie est bien, comme dit Lénine, une affaire de parti.

Simone Weil, *La Critique Sociale*, novembre 1933.